

Contes pour dormir debout

L'écrivain

« Il en est comme de ces beaux songes qui ne vous laissent au réveil que le déplaisir de les avoir crus.

(Molière- "Le Malade imaginaire")

Tania

Elle marchait.

D'un pas petit et hâtif

Elle fendait comme une étrave les baliveaux de bouleaux, écartant de ses bras tendus les feuillages.

Elle voulait.

Rien qu'à sa marche on savait que de toute la force de son corps mince et nerveux, elle voulait.

Elle allait quelque part où il était impensable qu'elle n'aille pas.

À première vue on eût pu croire à une traque, à un gibier poursuivi par dieu sait quelle menace; mais à y

bien regarder, elle ne fuyait pas, la motivation n'était pas dans son dos. Elle allait dans la direction que lui fixait son regard, droit devant, sans tenir compte des inégalités du terrain, franchissant en force les ronciers.

L'air était gris, les troncs noirs et blancs, le sol aussi, avec des restes de neige épars. Elle tout charbon, des chaussures aux cheveux, à l'exception criante de son visage pointu de renarde. Les yeux de jais, fixes, dans une face livide.

La boulaie avait fait place à la lande, étale, infinie et plus la vue portait loin, plus elle se noyait dans une brume malade.

A la lisière, elle fit une pause, respira un grand coup, comme si elle allait devoir traverser en apnée, et reprit sa progression inexorable.

Seule différence dans son allure, les blocs herbeux des molinies rendaient les enjambées hésitantes, trébuchantes parfois. L'allure en souffrait mais pas la détermination. D'autant que le ciel bas rendait perceptible un minuscule éclat de lumière, là où l'on pouvait supposer être, à l'horizon, la jointure des nues et de la brume exhalée par la terre. On voyait bien qu'elle se dirigeait droit dessus.

Evidemment, elle finit par y arriver. Elle s'arrêta, hors d'haleine, à la porte d'une mesure ; juste à côté d'une fenêtre dont d'épais rideaux mal ajustés

laissaient filtrer la lumerote en question. Tout autour, le terrain s'affermissait et derrière, comme un mur, s'étirait la noire toile de fond d'une forêt d'épicéas.

Autant, jusque là, sa progression était marquée d'une décision implacable, autant il fut évident que là, elle hésitait. Finalement, elle prit un peu de recul, rétracta légèrement la nuque, et ouvrit.

Elle cligna des yeux. La lumière d'une lampe à pétrole se diffusait à travers une légère mais âcre fumée, comme celle d'un feu de tourbe dont le tirage serait déficient.

Quand elle put vraiment discerner quelque chose, elle sut qu'il était là, dans le coin le plus sombre, à côté du grand poêle en fonte. C'est sa barbe blanche qu'elle vit d'abord. Les contours de son habit fourré ensuite, dont, au fur et mesure que son regard s'ajustait, elle percevait la couleur rouge. Puis le rocking-chair qui balançait doucement. Elle fit un pas. Puis deux. Elle n'osait pas...Finalement, dans un élan de tout le corps, elle se précipita sur lui. Il ne la prit pas dans ses bras, il ne l'étreignit pas. Il l'enveloppa du regard d'abord, posa ensuite ses grosses mains sur elle. Elle s'était blottie sur ses genoux, comme une enfant, et se déshabillait, lentement, en fixant ses iris bleus. A chaque vêtement qui tombait lui revenait un souvenir comme

si elle remontait une piste. En commençant par les plus récents.

Ce grand type brun d'abord, si gentil, si généreux si charmant, si romantique au début. Il l'avait fait rêver puis l'avait soumise, forcée, battue, prostituée, si bien écoeurée qu'elle s'était enfuie, sans rien, sans papiers, à pied, dormant dans les granges, mendiant sa nourriture ou l'échangeant contre de menus « services », traversant la frontière comme biche aux aguets pour être sûr qu'il ne la retrouve pas.

Avec la pointe de ses seins menus, elle sentait le tissu qui recouvrait le vieil homme. Elle s'était attendue à le séduire, à lui faire remonter l'animal, comme à tous les autres. Mais il lui souriait seulement avec bonté et cela, quelque part, l'agaçait, dérangeait son plan. Elle se fit un peu lascive tandis que sa mémoire gambergeait. Son premier mariage, cette Bérézina, lui revint en mémoire et toute la pureté naïve de sa joie de pucelle cueillie par un prince charmant. Mais aussi comment joie et naïveté s'étaient dissoutes dans la poisse quotidienne de la vie auprès d'un alcoolique qui la traitait moins bien qu'une servante et qui n'avait même pas été fichu de faire un enfant... à elle du moins...

La rancœur lui nouait la gorge et elle se mit carrément à caresser le vieux bonhomme qui,

imperturbable, ne quittait pas le sourire béat qu'on lui voit sur les cartes postales.

Un bruit sourd se fit dans le poêle, le combustible s'effondrait un peu.

Elle se revoyait adolescente, elle revoyait Igor. Elle se remémorait son émerveillement, ses battements de cœur de cheval emballé, le premier baiser sous lequel elle faillit défaillir. Le désir mal identifié qui coulait dans son corps. La vague notion de péché qui lui fit se refuser et aussi, le haussement d'épaules du garçon, son mépris, son dédain, la vitesse et la facilité avec laquelle il se coula dans les bras d'autres filles. Son désespoir à elle. La terre qui s'ouvrait sous ses pieds. L'humiliation, mais aussi l'impression qu'on lui avait arraché un morceau de sa chair. La souffrance !... Elle ne connaissait pas !

Là, caressant la barbe blanche qui lui descendait presque au pubis, elle se mit à pleurer. A petits coups. La main du vieil homme, très tendre, se leva et lui caressa les cheveux. Elle sentit revenir toute cette tentation de tendresse, de bonheur illusoire et tiède.

Elle se raidit.

C'était, mêlée aux larmes, de la colère qui serrait à présent ses mâchoires. Il fallait. Il fallait qu'il craque ! Elle glissa la main sous la fourrure.

Dans la foulée des larmes elle retrouvait à présent ses émerveillements, ses joies de petite fille. Elle revoyait ses parents, des résistants armés rescapés tous deux par miracle, elle de Bergen-Belsen, lui de Buchenwald. Ils l'avaient faite dans l'amour, dans le souci du « plus jamais ça ». Ils l'avaient élevée dans l'idée du bien qui serait un jour victorieux et récompensé, dans l'espoir d'un monde d'amour, de tendresse, de paix. De « paix aux hommes de bonne volonté » comme on disait à la fête du vieux, là ! (Elle eut envie de le griffer, de lui planter ses ongles dans la viande mais se retint). Et ils avaient mis ça en pratique. Ils l'avaient cajolée, exaucée, mise à l'abri du monde. Son enfance avait été un conte de fée. Puis ils étaient morts, très vite l'un après l'autre et leur utopie aussi. Mais les rêves que cette dernière avait suscité, cet espoir qu'un jour les choses seraient autrement qu'elles ne sont, ce goût du merveilleux lui étaient restés chevillés à l'âme. Le reste de sa vie en avait été faussé. C'était eux dont la quête insatiable l'avait plongée dans des situations impossibles... c'était eux qui, in fine, l'avaient mise sur le trottoir pour le compte d'un mac. Un jour qu'elle pleurnichait, il lui avait dit : « pauvre conne ! Tu crois encore au père Noël ! » ...et, brusquement, le voile s'était déchiré dans sa tête !

Maintenant, elle le tenait, là, à sa merci, même s'il jouait les insensibles. Elle fit descendre sa main le long du ventre, cherchant le sexe....elle la referma sur du vide. Il n'y avait là rien !

C'est une bouffée de rage qui la prit alors et, puisque de toutes façons, il fallait que ça se termine ainsi, qu'elle était venue spécialement pour ça, elle saisit sa veste qui avait glissé sur les bottes du bonhomme, en sortit un couteau de cuisine et le lui plongea dans le cœur.

Puis sans même le regarder, elle sortit et, toujours nue, s'avança vers une tourbière, y pénétra, s'y enlisa et lentement disparut.

La lande, caressée par le vent, s'étendait toujours. A l'infini.